

Antonio Machado

**DE LA DÉFENSE  
ET DE LA DIFFUSION DE LA CULTURE**  
(Discours prononcé à la séance du Congrès  
international des écrivains' à Valence  
Juillet 1937)

LE POÈTE ET LE PEUPLE

Un jour, quelqu'un me demanda, voici longtemps déjà : « Pensez-vous que le poète doit écrire pour le peuple, ou bien rester enfermé dans sa tour d'ivoire— c'était à l'époque le poncif à la mode — pour se consacrer à une activité aristocratique, dans des sphères culturelles seulement accessibles à une minorité choisie ? » Je répondis de la manière suivante, que beaucoup trouvèrent évasive ou naïve :

« Écrire pour le peuple, disait mon maître, je ne demanderais pas mieux ! Alors que je voulais écrire pour le peuple, j'ai appris de lui autant que possible, bien moins de choses évidemment qu'il ne sait, lui. Écrire pour le peuple revient, en réalité, à écrire pour l'homme de notre race, de notre terroir, de notre langue, qui sont trois concepts d'une inépuisable richesse, jamais appréhendés pleinement. C'est aussi bien plus que cela : en écrivant pour le peuple, nous nous voyons contraints de franchir les limites de notre patrie, puisque cela veut aussi dire écrire pour les hommes d'autres races, d'autres terroirs et d'autres langues. Écrire pour le peuple, c'est s'appeler Cervantès en Espagne, Shakespeare en Angleterre, Tolstoï en Russie. Tel est le miracle des génies du verbe. Peut-être l'un d'eux l'a-t-il réalisé à son insu, sans même l'avoir voulu. Un jour viendra où ce sera l'aspiration suprême la plus consciente du poète. Quant à moi, simple apprenti du gai savoir, je n'ai pas, me semble-t-il, dépassé le stade du folkloriste, c'est-à-dire un apprenti, à ma façon, en sagesse populaire. »

Ma réponse était celle d'un Espagnol conscient de son hispanité et qui sait, ayant besoin de savoir jusqu'à quel point tout ce qui est grand a été fait par le peuple ou pour lui, et de quelle façon tout ce qui est profondément aristocratique en Espagne s'avère en quelque sorte populaire. Dans les premiers mois de la guerre qui ensanglante actuellement l'Espagne, alors que le conflit avait encore l'apparence d'une simple guerre civile, j'ai écrit ces quelques mots pour témoigner de

ma foi en la démocratie, de ma croyance dans la supériorité du peuple sur les classes privilégiées.

## LES MILICIENS DE 1936

### I

Après que sa vie  
tant de fois par sa loi  
fut mise en jeu...

Comment se fait-il que cette phrase de don Jorge Manrique me revienne en mémoire chaque fois que je vois des portraits de miliciens dans les journaux et les revues feuilletés ? Peut-être parce que ces hommes, qui ne sont pas vraiment des soldats mais bien un peuple en armes, offrent une expression grave et un air concentré ou absorbé par l'invisible, l'air de ceux qui, d'après le poète, «mettent en jeu leur vie de par leur loi», risquent cette mise unique — si l'on perd, le jeu est fini — au nom d'une cause qui leur tient profondément à cœur. En vérité, tous ces miliciens ressemblent à des capitaines, telle est la noblesse de leur visage.

### II

Lorsqu'une grande cité, comme Madrid, ces derniers temps, vit une expérience tragique, elle change totalement de physionomie, au point que nous y observons un phénomène étrange venant compenser bien des motifs d'amertume : c'est la soudaine disparition du riche oisif. Non pas que celui-ci soit allé s'enfuir ou se cacher, comme certains le croient; il disparaît en fait — littéralement —, il s'efface, il est gommé par la tragédie humaine et par l'homme lui-même. Au fond, il n'y a point de riches oisifs, comme disait Juan de Mairena, mais plutôt une « culture d'oisifs >», une variante, parmi d'autres, d'humanité dégradée, une façon particulière de ne pas être un homme, que l'on rencontre quelquefois chez des individus de différentes classes sociales et qui n'a rien à voir avec les cols de chemise empesés, le port de la cravate ou les chaussures bien cirées.

### III

Parmi nous, les Espagnols, qui par définition ne sommes pas le moins du monde de riches oisifs, cette culture de l'oisiveté est une maladie épidermique dont il est possible de trouver l'origine dans une éducation jésuite, foncièrement antichrétienne et — affirmons-le fièrement — tout à fait antiespagnole. Car cette culture de l'oisiveté suppose une estimation erronée et servile donnant la préférence aux faits sociaux les plus superficiels, comme des signes distinctifs d'une classe, des coutumes et une façon de se vêtir, au détriment des valeurs à proprement parler, religieuses aussi bien qu'humaines. Cette attitude-là ignore, se complait à

ignorer — à la manière jésuite — l'insurpassable dignité de l'homme. Le peuple, en revanche, la reconnaît et la manifeste. L'éthique populaire trouve là sa base la plus solide.

Personne ne vaut plus que personne », dit un adage castillan. Que voilà une expression parfaite de la modestie et de l'orgueil ! C'est bien vrai, « personne ne vaut plus que personne ». Car il n'est donné à personne d'être supérieur aux autres, puisqu'il existe toujours quelqu'un, selon les circonstances temporelles et spatiales, pour être meilleur en quelque chose. « Personne ne vaut plus que personne », car, pour grande que soit la valeur d'un homme, celle-ci ne vaudra jamais davantage que la valeur de son humanité même, et c'est là le sens le plus profond du dicton. Ainsi parle la Castille, un peuple de seigneurs qui a toujours méprisé les oisifs.

#### IV

Dans la vieille chanson de geste, lorsque le Cid, le « seigneur », s'apprête à briser le siège de Valence installé par les Maures, en faisant preuve d'une grandeur d'âme que ses propres ennemis saluent, il fait venir sa femme Chimène et ses filles Elvire et Sol, afin qu'elles puissent voir « comment l'on doit gagner son pain ». Rodrigue évoque ainsi ses propres prouesses avec une divine modestie. C'est pourtant bien le même qui se verra banni pour s'être dressé devant le roi Alphonse en exigeant de lui, d'homme à homme, qu'il jure sur les Évangiles ne pas devoir sa couronne à un crime fratricide. Et c'est aux côtés du Cid, grand seigneur de par sa noblesse morale, que nous trouvons les deux infants de Carrion, deux lâches vaniteux et revanchards ; ces deux oisifs félons sont l'image intemporelle d'une aristocratie encanaillée. Quelqu'un a fait remarquer, non sans raison, que la Geste du Cid correspond à la lutte entre une démocratie naissante et une aristocratie sur le déclin. Je dirais plutôt : entre la noblesse d'esprit castillane et la mentalité de petit-bourgeois du royaume de Léon, en ce temps-là.

#### V

Il n'en manquera pas pour s'imaginer voir l'ombre des gendres du Cid escortant les armées factieuses d'aujourd'hui, et leur conseillant d'aussi lamentables prouesses que celle de la « Rouvraie de Corpes ». Je n'irai pas jusque-là, car je n'aime pas dénigrer l'adversaire. Mais je crois de toute mon âme que l'ombre de Rodrigue accompagne nos miliciens héroïques, et que les meilleurs gagneront à nouveau dans l'ordalie contemporaine installée, comme naguère, au bord du Tage.

Madrid, août 1936.

\*\*\*

Chez les Espagnols, c'est dans l'esprit populaire que ressort le plus naturellement et avec le plus de netteté ce qui est profondément humain.

J'ignore si l'on peut dire la même chose des autres peuples. Ma connaissance du folklore n'a pas franchi les frontières de mon pays. Mais j'ose affirmer qu'en Espagne, le préjugé aristocratique consistant à n'écrire que pour une élite est admis et qu'il peut même devenir une norme en littérature, à la seule condition de remarquer le fait suivant : la noblesse espagnole se trouve à l'intérieur du peuple, et c'est en écrivant pour elle que l'on écrit pour l'élite. Si nous voulions, par charité, ne pas exclure les classes dites supérieures du plaisir de la découverte d'une littérature populaire, il nous faudrait rabaisser l'élévation humaine et appauvrir la qualité esthétique des œuvres que le peuple s'est appropriées, en les saupoudrant de frivolités et de pédanteries. C'est ce que bon nombre de nos auteurs classiques ont fait souvent, plus ou moins consciemment. Tout ce qu'il y a de superflu dans le *Quichotte* ne provient pas de concessions faites au goût populaire ou, comme on disait à l'époque, de la bêtise de la populace mais bien, tout au contraire, de la perversion esthétique de la cour. Quelqu'un a dit en des termes excessifs et *ad pedem litterae* inacceptables, mais avec un sens aigu de la vérité : presque tout ce qui, dans notre littérature, n'est pas du folklore est de la pédanterie.

\*\*\*

Mais laissons de côté l'aspect espagnol, ou plutôt « espagnoliste » de la question, d'après moi elle se résume tout simplement au dilemme suivant: ou nous écrivons sans oublier le peuple, ou nous n'écrivons que des sottises. Revenons à l'aspect universel du problème, qui est celui de la diffusion de la culture et de sa défense. Je veux vous lire un texte de Juan de Mairena, professeur apocryphe ou hypothétique, qui faisait chez nous des projets pour une École populaire de sagesse supérieure.

\*\*\*

La culture vue du dehors, telle que la voient ceux qui n'ont jamais contribué à sa création, peut apparaître comme une source de richesses financières ou mercantiles qui, répartie entre beaucoup de bénéficiaires, le plus grand nombre même, ne suffit à enrichir personne. La diffusion de cette culture serait, pour ceux qui la conçoivent de la sorte — si c'est une conception digne de ce nom —, un gaspillage ou une dilapidation de la culture, en tous points déplorable. Et c'est tellement logique !... Mais nous trouvons étrange que ce soient parfois les antimarxistes, ceux qui combattent la lecture matérialiste de l'histoire, qui défendent une conception tellement matérialiste de la diffusion de la culture.

C'est un fait : la culture vue du dehors, pour ainsi dire appréhendée du point de vue de l'ignorance ou bien de celui de la pédanterie, peut se voir comme un trésor dont la possession et la conservation seraient l'apanage de quelques-uns; dans ce cas, la soif de culture que nous aimerions contribuer à intensifier dans le peuple serait ressentie comme la menace planant sur une réserve sacrée. Mais nous qui voyons la culture de

l'intérieur, j'entends par là du point de vue de l'homme lui-même, nous n'avons cure ni de la source, ni du trésor, ni de la réserve de la culture ; car nous ne croyons pas à ces fonds ou à ces stocks pouvant être accaparés d'une part, ou répartis à la volée d'autre part, et encore moins saccagés par la plèbe. Pour nous, défendre et diffuser la culture sont une même et seule chose : accroître dans le monde le trésor humain d'une conscience en éveil. Comment ? En réveillant le dormeur. Et plus grand sera le nombre des éveillés... Il y attrait d'après moi, disait Juan de Mairena, un seul argument recevable contre une vaste diffusion de la culture, c'est-à-dire contre un déplacement de sa concentration au sein d'un cercle restreint d'élus ou de privilégiés vers d'autres secteurs plus vastes : il s'agirait du cas où nous découvririons que le principe de Carnot est également valable pour ce type d'énergie spirituelle capable de réveiller le dormeur. Il nous faudrait alors procéder avec beaucoup de doigté, car une diffusion trop significative de la culture entraînerait la dégradation de cette dernière, au point de la rendre sans objet. Mais, que je sache, rien de tel n'a été prouvé. Par ailleurs, nous ne pourrions rien opposer à la théorie contraire qui, selon toute apparence, affirmerait la réversibilité constante de l'énergie spirituelle produite par la culture.

\*\*\*

D'après nous, la culture n'est pas le résultat d'une énergie qui se dégrade en se propageant, et elle n'est pas davantage un capital qui irait diminuant s'il était partagé ; en sa défense œuvrera toute action généreuse supposant implicitement les deux plus grands paradoxes de l'éthique : l'on ne perd que ce que l'on veut conserver, et l'on ne gagne que ce que l'on veut bien donner.

Instruisez l'ignorant ; réveillez le dormeur ; frappez à la porte de tous les cœurs et de toutes les consciences. Et puisque l'homme n'est pas fait pour la culture mais la culture pour l'homme, pour tous les hommes et pour chacun d'entre eux, et qu'elle n'est aucunement un fardeau trop lourd pour être porté par tous à bout de bras, de sorte que le poids de la culture puisse seulement être réparti entre tous, si un ouragan de cynisme, de brutalité humaine secoue demain l'arbre de la culture, emportant avec lui davantage que ses feuilles mortes, n'ayez pas peur. Les arbres trop touffus ont besoin de perdre quelques-unes de leurs branches au bénéfice de leurs fruits. Et à défaut d'un élagage compétent et volontaire, l'ouragan pourrait bien s'avérer salutaire.

\*\*\*

Lorsqu'on demanda à Juan de Mairena si le poète et, d'une façon plus générale, tout écrivain devait écrire pour les masses, il répondit : Prenez garde, mes amis. Il existe un homme du peuple qui, tout du moins en Espagne, est l'homme simple et radical, qui se rapproche le plus de l'être universel et éternel. L'homme de masse n'existe pas ; les masses humaines sont une invention de la bourgeoisie, une volonté de

dégradation des foules humaines fondée sur une disqualification de l'être humain, visant à le réduire à ce que l'homme a de commun avec les objets du monde physique : la capacité à être mesuré en rapport avec une unité de volume. Méfiez-vous du cliché « masses humaines ». Bien des gens de bonne foi, nos amis les meilleurs, s'en servent de nos jours, sans se rendre compte que le terme provient du camp ennemi : de la bourgeoisie capitaliste qui exploite l'homme et dont l'intérêt consiste à l'abaisser ; d'une partie de l'église aussi, instrument de pouvoir qui s'est plus d'une fois proclamée l'institution suprême ayant vocation de sauver les masses. Méfiance : jamais personne ne sera capable de sauver les masses; il sera par contre toujours possible de tirer sur elles. Prenez-y garde !

Bien des problèmes les plus ardues posés par la poésie des temps à venir — la continuité d'un art éternel face à de nouvelles données spatio-temporelles — et l'échec de certaines tentatives bien intentionnées trouvent en partie leur origine dans ce qui suit : écrire pour les masses est écrire pour personne et encore moins pour l'homme d'aujourd'hui, ou pour ces millions de consciences humaines, éparpillées de par le monde, qui luttent — comme en Espagne — avec héroïsme et bravoure pour réduire tous les obstacles s'opposant à leur pleine dignité et pour maîtriser les moyens qui leur permettent d'y accéder. Si vous vous adressez aux masses, l'homme, chaque homme qui vous écouterait ne se sentirait pas concerné et vous tournerait forcément le dos.

Telle est l'ironie implicitement induite par un poncif erroné dont nous n'userons jamais volontiers, nous qui sommes d'incorrigibles partisans de la démocratie et ennemis jurés de tout système culturel favorisant les fils de bonne famille ; car nous éprouvons un respect et un amour pour le peuple que nos adversaires ne ressentiront jamais.